



Article « Afrique Géographie générale » in *Encyclopaedia Universalis* 1999, auteur : Jean Suret-Canale (extraits)

Comme partout dans le monde, les religions initiales, locales, étaient des animismes (terme controversé, mais consacré par l'usage): culte des ancêtres (de la famille, du clan); culte des divinités du sol, de l'eau, de la brousse, dont dépend le succès des activités humaines (agriculture, pêche, chasse). Elles répondaient aux conditions d'existence de sociétés morcelées et repliées sur elles-mêmes. Le développement des échanges marchands, brisant les particularismes locaux, ouvrant la voie à la constitution des grands États, devait créer les conditions favorables à l'expansion de religions universalistes et monothéistes.

[...]

Groupes ethniques et groupes linguistiques se recouvrent souvent, mais pas toujours. L'ethnie se définit par un ensemble de traits culturels, dont la langue est une des composantes. Elle se réfère souvent à un ancêtre fondateur, mais l'enquête montre presque toujours que cette référence est mythique et que les ethnies en apparence les plus homogènes sont en réalité composites dans leurs origines et leur formation.

Dans certains cas, la notion d'ethnie recoupe celle de catégorie socio-professionnelle, sinon de caste: il en est ainsi des Somono et Bozo pêcheurs des rives du Niger, au Mali; le Dioula en Afrique de l'Ouest est d'origine malinké (ou soninké, mais parlant un dialecte malinké); il se caractérise par l'exercice du commerce itinérant, lié à la profession de foi islamique.

Dans les ethnies des royaumes interlacustres (notamment Rwanda et Burundi), s'il y a unité linguistique (au profit des langues bantoues), il y a coexistence et superposition de groupes humains d'origine différente et de statut hiérarchisé: aristocratie des Tutsi, paysannerie Hutu, Twa, d'origine pygmée, chasseurs et serviteurs. Ethnies? Castes?

En Guinée maritime, l'ethnie soussou (ou sosso), signalée sous son nom par les Portugais dès la seconde moitié du XV^e siècle, a progressivement assimilé de nombreuses ethnies locales. Dans beaucoup d'anciens villages бага, les jeunes disent: «Nos pères étaient бага, nous, nous sommes soussou.» Dans l'île de Matacong, ancienne base négrière au XIX^e siècle, la population est d'origine composite (Peuls, Malinké, Ouolof). Tous parlent aujourd'hui le soussou, portent des patronymes soussous, leur patronyme d'origine ayant été «traduit» par le patronyme soussou qui comporte le même interdit alimentaire (cet interdit, qui porte généralement sur un animal, est attaché au «clan» dont le nom sert de patronyme) et ils se considèrent comme soussous.

La plasticité réelle des ethnies n'exclut pas que celles-ci, avec le clan, le lignage, la famille étendue qui s'y inscrivent, ne représentent une référence fondamentale. C'était le cas dans la société précoloniale où tuer ou réduire en esclavage un «frère» de la même ethnie était considéré comme un crime, tandis que la chose était légitime s'il s'agissait d'un «étranger». Mais l'exclusivisme ethnique a été revivifié par la colonisation, par un dessein délibéré des colonisateurs («diviser pour régner»), mais aussi parce que devant l'effondrement des anciennes structures politiques, face à l'appareil d'oppression et d'exploitation de la colonisation, la solidarité ethnique (et, à l'intérieur, la solidarité lignagère ou familiale) joue le rôle de refuge. Les religions universalistes, certaines sectes ou confréries musulmanes (les mourides du Sénégal, par exemple) auront un rôle analogue.

Les États indépendants ont hérité de cette situation: dans la mesure où leur politique a poursuivi celle des anciennes administrations coloniales et où ils apparaissent comme au service d'intérêts étrangers ou d'étroites minorités privilégiées, les populations ne se reconnaissent pas en eux et trouvent un refuge dans l'identité ethnique ou «tribale» (terme à éviter en raison de son acception plus restreinte et de sa connotation péjorative).

[...]

Il faut ici distinguer entre des situations différentes: dans les pays de l'Afrique du Nord, une assez longue existence étatique précoloniale et une communauté de culture (islam et langue arabe) ont créé une situation où l'on peut parler de nations, même s'il subsiste des particularismes locaux à base linguistique (Berbères) ou religieuse (coptes d'Égypte). Madagascar, avec son unité historique et linguistique (et en dépit des particularismes locaux), la Somalie, avec son unité linguistique, présentent des situations voisines.

Partout ailleurs, il n'y a pas de correspondance entre l'État, inscrit dans les frontières héritées de la colonisation et déclarées intangibles par l'Organisation de l'unité africaine (O.U.A.) en 1963, et les ethnies: en dehors de la Somalie et de Madagascar, tous les États situés au sud du Sahara englobent plusieurs ethnies, souvent un grand nombre, tandis que les ethnies se trouvent partagées entre deux, trois, parfois quatre États ou plus. Le nationalisme fondé sur l'identité des nouveaux États se trouve ainsi en contradiction avec le tribalisme ou le régionalisme fondés sur l'appartenance ethnique, et ce nationalisme reste superficiel, limité à une mince élite administrative.

Pourquoi l'Afrique a-t-elle été victime de cet émiettement ethnique? Les processus tendant à constituer de grands ensembles linguistiques, culturels, économiques et politiques n'ont pas été absents de l'histoire africaine; à plusieurs reprises, ce continent a vu s'édifier des foyers de civilisation analogues à ceux qui ont conduit ailleurs à la formation des nations modernes: Égypte antique, empire du Ghana fondé sur l'agriculture et la métallurgie du fer, associées au contrôle du commerce à grande distance du sel (importé du Sahara) et de l'or (exporté vers le monde musulman), relayé au XIII^e siècle par le Mali dont le modèle social et culturel (organisation sociale, civilisation, musique) a marqué tout l'Ouest africain, lui-même relayé au XV^e siècle par l'Empire sonraï de Gao qui fut détruit à la fin du XVI^e siècle par une attaque marocaine; empire du Kanem-Bornou dans le Soudan central; empire Karanga en Afrique du Sud-Ouest, dont témoignent les ruines de Zimbabwe. Mais l'apparition des Européens sur les côtes aux XV^e et XVI^e siècles va entraîner de profonds bouleversements sociaux et politiques. Bien qu'ils n'aient guère tenté de pénétrer à l'intérieur du continent avant la fin du XVIII^e siècle, l'Afrique va se trouver incluse dans le marché mondial en développement, mais presque uniquement, tout au moins dans sa partie sud-saharienne, à travers le commerce des esclaves, qui devient très vite la spéculation majeure, sinon exclusive. Les grands États vont faire place à une poussière de chefferies militaires, dont la puissance est fondée sur la possession d'armes à feu, et la prospérité sur la chasse aux esclaves; il en résultera un arrêt ou un freinage du développement des forces productives, une extension de l'insécurité et de l'instabilité, et c'est cette Afrique morcelée et affaiblie que trouveront les conquérants du XIX^e siècle.